

*Le château enchanté*

Une heure après on arrivait au petit château où on n'était pas attendu.

Rodolphe n'avait pas encore épousé Jenny.

On trouva un jardinier tout ahuri qui eut toutes les peines du monde à ouvrir les portes. On jeta un fagot dans l'âtre de la salle à manger où on se chauffa les pieds en attendant une omelette au jambon promise par la femme du jardinier.

Il n'y a pas de sentiment si tendre, si idéal, si divin qu'il soit, qui résiste à la faim. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, même pour les propos d'amour. Un sceptique dirait : Combien

y a-t-il de beaux sentiments dans un perdreau, une omelette aux truffes et une bouteille de vin de Champagne!

Rodolphe et Jenny mouraient peut-être d'amour, mais à coup sûr ils mouraient de faim.

Rien n'affame comme un baiser.

Cependant Jenny posait ses jolis pieds sur deux sphinx en bronze vert couchés sur des chenêts de bronze doré.

— Les jolis pieds, dit Rodolphe, j'ai bien envie de les prendre dans ma main.

A cet instant le savoureux parfum d'une omelette au lard assaisonnée par une main rustique se répandit dans la salle à manger et vint aiguillonner encore l'appétit des amoureux.

— Hélas ! murmura Jenny, moitié railleuse, moitié mélancolique, quand je pense que la femme la plus aimée ne trouverait pas un homme qui lui sacrifierait cette omelette au lard vers deux heures du matin, dans un château perdu dans les bois.

— Que voulez-vous ! dit Rodolphe, qui n'était pas un sentimental à outrance, c'est

qu'il y a en nous la bête et l'esprit. Il faut bien nourrir la bête.

— Oui, mais malheureusement la bête et l'esprit ont la même bouche. Werther embrasse Charlotte avec les mêmes lèvres qui ont tout à l'heure mangé de la choucroute. Voilà ce dont j'enrage, moi qui m'embarque quelquefois pour le monde aérien.

Or, pendant qu'on se mettait à table au petit château de Rodolphe, on prenait encore le thé chez madame Mac-Laën, ou plutôt on ne prenait rien du tout. Il était survenu quelques amis, on se regardait avec des figures de l'autre monde. Le fiancé était sorti vingt fois. Il était si troublé et si éperdu qu'il mettait tout le monde dans le secret de cette aventure.

— Le cheval se sera emporté et il leur sera arrivé malheur, disait la mère.

Le fiancé ne se coucha pas.

— Ah! Jenny! Jenny! disait-il avec colère et avec désespoir, vous me paierez cela la première nuit des noces.

Il se promettait bien de tuer le marquis de Villeroy. Il connaissait ses façons som-

maires avec les femmes, il ne doutait pas qu'il n'eût tenté de lui prendre l'Écossaise. Mais comme il avait foi dans la vertu de la jeune fille il se disait qu'il la retrouverait digne de la couronne d'oranger.

Le lendemain, pas de nouvelles, du moins pour lui; car la mère de Jenny reçut ce simple mot d'une main inconnue :

*Ne pleure pas. Je suis heureuse.*

Cependant les lettres de faire part avaient averti tout Paris que M. Émile<sup>\*\*\*</sup> et mademoiselle Mac-Laën recevraient la bénédiction nuptiale en l'église de la Madeleine le mardi 12 mai. Quelques femmes qui croient que l'église est un salon commandèrent des robes de matin faites surtout pour bien montrer leurs grâces quand elles sont agenouillées.

Le surlendemain nouveau billet de la fille à la mère :

*Console-toi. Je suis plus heureuse encore.*

Émile se penchait sur la corbeille avec désespoir.

— Voyez-vous, mon ami, lui dit madame Mac-Laën, je crois que vous ferez bien d'envoyer des lettres de deuil sur votre mariage.

— Je le crois aussi, dit tristement Émile. Après une si longue absence je ne serais plus qu'un mari ridicule. Adieu, madame. Si vous voulez voir un homme malheureux, regardez-moi.

Le fiancé éclata en sanglots. C'était la première fois de sa vie que le cœur prenait la place de la bourse. Il n'avait souffert jusque-là que pour des questions d'argent. Il avait traversé les amourettes parisiennes, le cigare et le sourire aux lèvres, mais cette fois le cœur était atteint. Une femme qui fuit lance toujours le trait du Parthe.

## IV

*Un an et un jour*

Cette belle passion de Rodolphe avec Jenny dura un an et un jour, comme dans les contes de fées.

Ils n'eurent pas beaucoup d'enfants, mais ils en eurent deux. Jenny mit au monde, d'un seul coup, au bout de sept mois, deux adorables petites filles qu'on rencontre à cette heure, dans le même chariot, aux Champs-Élysées. Elles se ressemblent à ce point qu'elles ont été plusieurs fois changées en nourrice. Je m'explique. La mère fut la seule nourrice, pendant trois mois, disant qu'il y en a toujours pour deux. Or, les enfants se trom-

paient souvent de côté, sans faire de façons, la gamelle étant aussi bonne ici que là.

Voici comment ce roman dura un an et un jour :

Rodolphe et Jenny se trouvèrent si bien emparadisés dans ce petit château caché au milieu des bois, qu'ils se jurèrent, dès les premiers temps, de ne pas aller une seule fois à Paris, ni l'un ni l'autre, avant que l'année fût écoulée.

— Un an et un jour ! s'était écriée Jenny.

— Un an et un jour ! avait répété Rodolphe.

Et ils furent si heureux, si heureux, si heureux, qu'ils oublièrent de s'épouser.

Je vois d'ici plus d'un sourcil se froncer. Quoi ! me dira-t-on, le bonheur dans un pareil péché ! Le bonheur contre les lois divines et humaines ! Je ne moralise ni ne rédemptorise : je conte. Ils furent heureux pendant un an et un jour.

Peut-être que la seconde année leur eût apporté la mélancolie des jours d'hiver et la tristesse des jours de pluie. Peut-être qu'à force de s'aimer, ils se fussent moins aimés.

Peut-être qu'ils eussent pris le temps de descendre en eux-mêmes et de regarder la vie face à face sans le prisme de l'amour. Mais c'étaient des sages ces fous. Vous allez voir :

— Il y a aujourd'hui un an, dit Jenny en regardant Rodolphe avec un charmant sourire.

Il la regarda sérieusement.

— Un an ! dit-il avec un soupir, comme s'il sentait que la plus belle heure de sa vie tombait dans l'abîme.

Il compara, dans son esprit, ce qu'il était et ce qu'il était devenu. L'amoureux avait trouvé son compte, mais l'ambitieux se sentait bien plus loin de sa chimère.

Qu'allait-il faire le lendemain ? Renouveler le bail du bonheur ? Mais le bonheur ne signe jamais dans un contrat de mariage, ni même dans un contrat d'amour.

Rodolphe pouvait épouser Jenny, elle était d'aussi bonne maison que lui, elle lui apportait presque une fortune, mais il fallait tuer l'ambition, il fallait divorcer avec la diplomatie, il fallait abdiquer et renoncer au pouvoir, le cas échéant, — car son aventure avait

fait du bruit, — et il ne pouvait plus épouser sa maîtresse pour en faire une femme du monde, — ou du moins du monde où il vivait.

Il lui restait la ressource de vivre comme il avait vécu depuis un an, épousant ou n'épousant pas Jenny, bornant son horizon à l'avenue du château et bornant son ambition à faire sauter ses filles sur ses genoux.

C'était la sagesse. Mais il était trop mondain pour sacrifier Paris à la solitude, quelque aimée qu'elle fût. Il avait trop trempé sa lèvres à la coupe empoisonnée pour se désaltérer longtemps aux sources vives de la fontaine.

— Non, dit-il, c'était un beau rêve, mais je suis réveillé.

Et après avoir pensé à lui, il pensa à elle.

Elle était belle toujours, mais la maternité avait tout d'un coup transformé la jeune fille idéale en femme épanouie. C'était à ne pas la reconnaître.

La poésie de son type d'héroïne de roman s'était évanoui sous les roses de la santé. Elle était devenue presque gourmande. Dans la quiétude de son amour, elle passait deux

heures par jour dans la cuisine, sans s'avouer que c'était pour elle et non pour Rodolphe. Qui oserait lui faire un reproche, à cette jeune mère, qui commençait par deux enfants et qui vivait dans l'air des bois ?

Plus sévère que vous ne le serez vous-même, le marquis de Villeroy jugea que Jenny devenait trop grasse. Selon lui, à quelques années de là, elle perdrait tout le charme de sa beauté, comme elle perdait déjà la grâce de sa désinvolture.

Or, que pensait Jenny de son côté ? car depuis quelque temps, chacun pensait de son côté.

Elle aimait tant ses enfants qu'elle ne croyait plus aimer beaucoup son amant. Elle lui en voulait bien de ne pas l'avoir épousée, non pas qu'elle l'eût prié de le faire jusque-là. Elle comprenait que désormais elle ne l'épouserait pas parce qu'elle avait surpris sa profession de foi sur la maîtresse et sur l'épouse.

Jenny était étrangère. L'opinion publique ne lui faisait pas peur à Paris. Son opinion publique, à elle, c'était ses cinquante mille livres de rente. Quoique bien heureuse au château

de Rodolphe, elle commençait à regretter la musique française et la musique italienne; elle avait la passion du théâtre.

Quelle est la femme qui ne se dégoûterait du bonheur éternel?

Et puis il y avait un secret dans sa vie et dans son cœur.

Voilà pourquoi, quand Rodolphe lui proposa de retourner à Paris, elle lui répondit :

— Eh bien ! nous retournerons à Paris.

## V

*Où le marquis de Sommerson donne  
de ses nouvelles*

Quel était ce secret dans la vie et dans le cœur de Jenny?

Pourquoi voulait-elle retourner à Paris?

C'est parce qu'elle avait rencontré lord Sommerson sur son chemin.

Ouvrons une parenthèse amoureuse.

Un jour que Jenny était allée à Versailles toute seule pour acheter une robe, elle s'aventura dans le parc par une curiosité bien naturelle à une jeune fille à qui on a vanté les merveilles de Lenôtre et de Girardon. C'était par une de ces belles journées qui répandent le